

L'AMI DE LA RELIGION

ET

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s. 6a. par ANNEE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

par ANNEE. 12s. 6a.

BUREAU DE RÉDACTION,
Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, VENDREDI, 15 Décembre, 1848

BUREAU DE RÉDACTION,
Rue Ste. Famille, No. 14.

JOURNAL LITTÉRAIRE.

La hachette.

I.

[Suite.]

Elles allaient franchir le seuil de la chambrette, lorsqu'un homme s'y présenta. C'était un vieillard de soixante ans environ, à la haute stature, au visage distingué, mais triste et sévère, aux rares cheveux flottants sur ses épaules. Il s'arrêta d'un air surpris en voyant les deux jeunes filles se tenir ainsi familièrement. Lucie et Jeanne reconnurent maître Pillon; Jeanne devint d'une pâleur extrême, et Lucie : — Ah ! mon tuteur, combien je suis coupable ! Je suis sortie ce matin malgré vos ordres, et j'ai failli être la victime de mon imprudence. Sans cette excellente personne que voici, j'étais perdue, étouffée, morte. Il faut d'abord que vous me pardonniez, mon cher tuteur, et ensuite que vous témoigniez toute votre reconnaissance à mademoiselle Jeanne Lainé.

Maître Pillon fronça le sourcil et entra dans la chambrette.

— Vous m'avez mis dans une inquiétude mortelle, Lucie, dit-il d'un ton sévère ; je suis mécontent de vous. C'est à force de recherches que j'ai été dirigé sur vos traces. Je dois vous prévenir que, si vous vous permettez encore une semblable équipée, je cesserai de m'occuper de vous.

Puis, se tournant vers Jeanne, il lui adressa quelques mots d'un ton poli, mais un peu sec.

— Exigez de moi ce que vous voudrez, mademoiselle, ajouta-t-il en appuyant sur chaque mot avec une intention marquée ; pourvu, toutefois, que votre demande soit raisonnable, je m'empresse de vous satisfaire.

— Je ne désire rien et ne demande rien, répondit Jeanne en comprenant l'intention de maître Pillon et en rougissant malgré elle.

— Vous n'êtes cependant pas riche, mademoiselle, et peut-être...

— Men travail suffit à mes modestes besoins, monsieur. Ne m'offrez rien, je vous prie, vous m'offenserez.

— Je n'insisterai pas, mademoiselle. Qu'il vous souvienne, toutefois, que je suis à votre dévotion, et que je saurai toujours reconnaître, autant que je le dois, le service que vous avez rendu à une petite fille.

— Une petite fille ! Eh bien ! j'y consens, mon cher tuteur, dit Lucie d'un air mutin, quoiqu'un peu confus. Est-ce ma faute si je n'ai pas encore l'âge de raison ? La sagesse me viendra bien avec l'expérience et les années. Du moins il faut l'espérer.

— Ne plaisantons pas dans un moment si terrible, dit maître Pillon dont le regard s'assombrit. Songez que chaque détonation d'arquebuse fait tomber l'un des nôtres, mon fils, peut-être...

Jeanne tressaillit violemment et porta la main à ses yeux. Lucie se rapprocha de son tuteur avec attendrissement. Ses yeux roulaient des larmes.

En ce moment, une rumeur étrange, formidable, s'éleva dans la rue, et une foule effrayée passa comme un rafale sous la fenêtre de Jeanne. Un sauve-qui-peut retentissait dans l'air.

— La ville est prise ! s'écria Lucie en se jetant à genoux.

— Ils ont succombé ! dit Jeanne avec un désespoir concentré, en pensant à Martial.

Maître Pillon ne proféra pas un seul

mot. Il venait d'apercevoir une arme sur le dressoir de Jeanne, et s'en était emparé. Il courut à la fenêtre et ne vit que des habitants attroupés ou fuyant ; il prêta l'oreille et n'entendit que la décharge des arquebuses et des coulevrines.

— C'est encore une fausse alerte, dit-il en se retournant vers les jeunes filles. Et il allait replacer la hachette sur le dressoir, lorsqu'en la regardant de près, il parut la reconnaître. Une expression de mécontentement et d'ironie se répandit sur son visage.

— Cette arme chez vous, mademoiselle ? dit-il sévèrement. Auriez-vous l'intention, par hasard, de vous en servir contre les Bourguignons ?

Jeanne rougit et ne répondit pas.

— Avez-vous donc désarmé quelque jeune homme de la ville ! continua maître Pillon d'un ton dur et railleur. Je pourrais presque dire lequel ; car cette hachette ne m'est pas inconnue ?

Jeanne parvint à maîtriser son émotion.

— Ce jeune homme en effet est venu me faire ses adieux, répondit-elle avec une gravité un peu hautaine ; il a oublié cette arme ici, voilà la vérité... Quant à ce qui est de me servir de cette hachette contre les Bourguignons, reprit-elle en s'animant, peut-être, monsieur, ne serait-elle pas trop déplacée entre mes mains, si j'étais sur la brèche. Le courage n'est pas le privilège de la fortune ou du rang.

Maître Pillon haussa les épaules avec un froid dédain.

— Si légère que soit cette arme, dit-il, vous pourriez à peine la manier.

Jeanne ne répondit pas. Elle s'avança lentement vers le vieillard, lui enleva d'un geste énergique la hachette des mains, et la ficha d'un coup sec et vigoureux dans une solive où elle entra d'un pouce ; puis elle l'en arracha par une forte secousse.

Maître Pillon sourit ironiquement.

— Vive Dieu ! Mademoiselle, dit-il, vous avez un solide poignet, et vous feriez un excellent sergent d'armes. Je vous conseille de prendre du service ; ce serait plus raisonnable que de concevoir certaine espérance qui ne se réalisera pas.

Jeanne, à ces mots, sentit son cœur se gonfler, ses yeux se remplir de larmes et sa tête s'enflammer.

— Jamais, entendez-vous bien ! répéta maître Pillon. — Eh ! qui vous dit que j'espère, monsieur ? répondit Jeanne avec une douloureuse exaltation. Ne sais-je pas combien le riche a le cœur éprouvé et sans pitié ! Mais, si je ne puis vivre pour qui j'aime, vous avez raison, monsieur, je puis du moins mourir pour mon pays !

— Qu'allez-vous faire, Jeanne ! s'écria Lucie avec anxiété. — Je cours aux remparts, répondit solennellement Jeanne.

Et elle s'élança dans la rue.

Lucie était fort émue ; elle avait pénétré le sens des paroles de maître Pillon et du désespoir de Jeanne.

— Ah ! pauvre fille ! dit-elle, c'est Martial qu'elle aime ! — Oui, Martial ; et c'est justement ce qui m'irrite contre elle, répondit maître Pillon d'un air sombre.

— Mais mon tuteur, si Martial l'aime aussi ?

— Taisez-vous et suivez-moi, répliqua durement maître Pillon en quittant la chambrette de Jeanne.

Jeanne cependant était arrivée sur la grande place de Beauvais. La place était pleine de groupes qui semblaient profondément agités. Quelques-uns prétendaient venir des remparts où, trois fois, les Bourguignons avaient failli planter leur étendard.

Nul doute, continuait-on, qu'on ne dût bientôt céder à la force au nombre des ennemis. Déjà même, ajouta dans un groupe un jeune homme à l'air effaré et poltron, l'échec des soldats et des bourgeois avait succombé, et la résistance s'affaiblissait de moment en moment. Il n'y avait plus qu'à capituler, si l'on ne voulait être pris d'assaut et saucagé, comme cela était tout récemment arrivé à Nesle.

— Capitulons ! capitulons ! s'écrièrent quelques femmes effrayées. Il faut forcer le sire de Balagny, notre gouverneur, à capituler.

— Lâche, qui parle de se rendre ! s'écria tout à coup une belle et forte voix de femme.

Et Jeanne parut dans le groupe, sa hachette à la main. Elle porta un regard indigné sur le jeune homme qui avait parlé de capituler. Comment êtes-vous ici, lui dit-elle d'une voix ferme et méprisante. Quand vos frères se font tuer sur la brèche, votre place est-elle au milieu des femmes et des enfants ? N'avez-vous donc pas une seule goutte de sang dans les veines à verser pour votre pays ?

En s'exprimant ainsi, Jeanne était comme transfigurée ; elle avait dix coudees ; son visage avait revêtu cette mâle et rayonnante expression qui avait surpris et charmé son amant quelques heures auparavant. Elle leva sa hachette et s'écria d'un air inspiré : — Faut-il donc, monsieur, qu'une jeune fille vous apprenne votre devoir ? Faut-il que ce soit les femmes qui aillent secourir vos frères qui succombent ? Saint-Dieu ! nos bras ne sont pas si débiles que nous ne puissions aussi disputer la victoire aux mains de nos ennemis ! N'est-il pas vrai, vous toutes qui m'entendez ici ?

Un sourd murmure d'approbation accueillit ces mots. Quelques femmes du peuple, excitées par cette généreuse allocution, s'écrièrent avec élan : — Oui ! oui ! nous pouvons combattre ! Prenons les armes ! qu'on nous donne des armes !

— Des armes ! reprit Jeanne avec exaltation, vous voulez des armes ! marchons aux remparts ! il y a là des armes tombées de la main des blessés et des morts ! c'est avec ces armes consacrées par le courage et le martyre que nous serons braves et fortes ! — Marchez et nous suivrons ! s'écrièrent quelques femmes du peuple.

— Suivez-moi donc, ô mes sœurs ! continua Jeanne avec une irrésistible énergie. Parcourons la ville, entraînons sur vos pas tous les vaillants cœurs de femmes : Beauvais ne saurait en manquer ; et volons au secours de nos héros défenseurs ! En avant ! — En avant ! répéta-t-on, et vive Jeanne Lainé !

En ce moment, maître Pillon et Lucie arrivaient sur la place. Ils virent une colonne de femmes se former et s'ébranler en bon ordre, Jeanne en tête.

— Brave Jeanne ! brave Jeanne ! murmura Lucie en sentant son jeune cœur remué.

La colonne marcha vers les remparts. Chemin faisant, Jeanne s'adressa encore à la foule attroupée autour du noyau de son armée féminine, qui grossissait à chaque instant. Elle parlait avec tant de conviction, avec tant de feu, qu'elle entraînait les faibles et électrisait les fortes. En moins de vingt minutes, plus de cinq cents femmes la suivaient, décidées à se battre et à mourir pour le salut de la ville. C'était en vérité un étrange spectacle, un spectacle à la fois bizarre et sublime que présentait cette cohorte en jupons, à demi armée de piques, de bâtons, d'épées, de cou-

teaux, de haches. La femme de la bourgeoisie cordoyait la femme du peuple ; l'ouvrière à la mine résolue y marchait côté à côté de la jeune fille de maison à l'air réservé ; plus d'une grande dame même, ne consultant que son courage, s'élançait sur la trace de la phalange improvisée. Et tout cela s'avancait pêle-mêle sous un rayon de soleil qui faisait ressortir les mille barrologes des vêtements féminins. On ne chantait pas, on ne criait pas ; mais, sur chaque visage pâle et animé se reflétait une exaltation indomptable. Toutes n'étaient-elles pas réunies volontairement dans un commun accord pour les mêmes dangers et les mêmes dévouements ?

Quand elles arrivèrent sur les remparts, l'avant-garde des Bourguignons, commandée par le duc d'Esquerdes, avait été plusieurs fois repoussée, et Charles-le-Téméraire, à la tête de son armée tout entière, donnait l'assaut avec fureur.

— A la brèche ! s'écria Jeanne. — A la brèche ! répéta-t-on. — Et mort aux Bourguignons ! dit une voix grêle, mais pérorante.

Et Lucie apparut tout à coup à côté de Jeanne.

— Mort aux Bourguignons ! exclama l'étrange cohorte.

.I continuer,

EXTRAITS des derniers journaux français.

PAR LE BRITANNIA.

PARIS 16 novembre.

LA PROVINCE ET LA CANDIDATURE A LA PRÉSIDENTE.

La *Démocratie pacifique* et quelques feuilles ministérielles à la suite, prétendent, il y a quelques jours, que trois journaux de départements seuls osaient soutenir ouvertement la candidature de M. Louis-Napoléon Bonaparte.

D'une autre part, une feuille semi-officielle du soir répétait avant-hier une statistique élaborée dans les bureaux du *Moniteur de l'Armée*, le propagateur, comme on sait, de la biographie du général Cavaignac, d'après laquelle statistique il résultait évidemment que la presque totalité des journaux des provinces, adversaires déclarés de la candidature de M. Louis-Napoléon Bonaparte, étaient dévoués corps et âme à l'élection du général Cavaignac comme président de la république.

Nous admettons très-volontiers les sympathies loyales et sincères pour tel ou tel candidat dont le mérite personnel, les services rendus au pays, ou seulement même le nom et les souvenirs qui s'y rattachent, peuvent s'expliquer et se justifier plus ou moins bien par le besoin d'affermir l'ordre et de consolider la république ; mais ce que nous ne saurions admettre, c'est que l'on substitue sciemment ses désirs ou ses petits calculs personnels à la vérité. Dire à l'heure qu'il est que l'élection de M. le général Cavaignac est assurée par l'expression de la majorité des électeurs et des journaux dans les départements ; ou bien, dans d'autres calculs ou d'autres désirs, dire que la présidence est acquise aux suffrages presque unanimes manifestés partout en faveur de M. Louis-Napoléon Bonaparte, c'est mentir, c'est tromper la France. Et le mensonge est d'autant plus impudent et maladroit, qu'il y a quatre-vingt-six départements tout prêts à le démasquer en moins de quarante-huit heures. On ne pourrait donc tromper en réalité Paris, et l'erreux, ici comme là-bas, n'est-il pas vrai ?

La vérité, nous sommes en position de la connaître par la spécialité même de notre publication qui nous met en rapports journaliers avec toute la presse départementale, avec tous les organes de la province ; or, la vérité, toute la vérité, la voici :

Il règne en province comme à Paris, sur la question si grave de la présidence, une vague incertitude, une désolante incertitude qui s'explique malheureusement trop bien par l'absence des principes et d'une foi politique, invariables. L'instabilité dans le présent a pour cause obligée et fatale l'incertitude de l'avenir. Tels sont les tristes fruits de la situation anormale et périlleuse que font aux peuples les révolutions. Les révolutions enlèvent à une nation la foi politique, la foi religieuse, elles jettent dans les esprits le scepticisme, les défiances, la haine des uns contre les autres, puis les grands meneurs s'écrient : "Peuples, croyez-nous ! peuples, aimez-vous les uns les autres !"

Et les peuples marchent sans eux, ce qui ne serait pas un grand mal, assurément, s'il restait aux peuples la lumière pour guider sûrement leur marche à travers les écueils du présent et de l'avenir, s'il leur restait encore la confiance dans les institutions, la foi politique, ce grand phare des nations.

Mais sans cette lumière, sans confiance dans les hommes et dans les choses, l'opinion flotte et s'égare, elle est incertaine, elle s'abstient jusqu'à ce que quelque événement imprévu, quelque trait de lumière vienne lui révéler providentiellement ce qu'elle doit faire.

Voilà au vrai et dans son aspect général quelle est la situation des esprits en province touchant la question de la candidature à la présidence.

Les hommes sages et éclairés, les républicains modérés, enfin la majorité de la population des provinces, qui a instinctivement conservé le dépôt des saines traditions sans lesquelles il n'est pas plus de société possible que de gouvernement viable, a bien résolument rejeté les candidatures de MM. Ledru-Rollin et consorts ; mais elle reste irrésolue pour un choix à faire entre M. Cavaignac et M. Louis-Napoléon Bonaparte. Elle attend ; peut-être elle espère qu'une nouvelle candidature surgira, qui n'éveillerait pas contre elle certaines appréhensions attachées à la position exceptionnelle de l'un et à quelques précédents fâcheux de l'autre.

Aussi avons-nous vu des congrès se former dans diverses contrées du Midi, de l'Est et du Nord de la France, pour examiner, peser et discuter les titres et les garanties que l'on doit exiger dans des hommes qui briguent l'honneur d'être chef de l'Etat, alors surtout que le pays se trouve placé dans des circonstances aussi difficiles. La province a compris le besoin d'entente et d'union, dans une circonstance aussi décisive, et en l'absence d'une initiative de la capitale qui lui manque encore, elle fait tout ce qu'elle peut pour éviter qu'à la faveur du fractionnement des voix, un candidat de la république socialiste ne vienne à sortir de l'urne du scrutin comme tous les maux sortent de la boîte de Pandore.

A Paris, dans les grandes villes, les partis font de la stratégie et de l'habileté sourdes avec le nom de Napoléon ; mais dans les campagnes on est plus franc, et les gens ne se gênent pas pour dire tout cru ce qu'ils attendent de l'élection du neveu de l'empereur.

Un de nos amis s'entretenant d'aventure